

Les métamorphoses de la geisha.

Un conte érotique se déroulant dans le Japon féodal, lors de la cérémonie du thé.

"La femme cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laissait couler ces mots tout imprégnés de musc:
-" Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants,
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,
Les anges impuissants se damneraient pour moi!"

Baudelaire

La nuit s'amorce sur la grande ville de Nagoya. J'ai garé mon auto-caravane pour la nuit, sur les terrains face au château de Nagoya. Les lumières du château font un effet étrange qui transcende toute notion du temps. Après cette longue journée dans le tumulte de la grande ville, ce décors paisible me transporte à une autre époque; l'on n'entend plus qu'un soupçon du murmure lointain de la ville, la nuit sera merveilleuse.

Une auto presque silencieuse s'arrête à la porte d'une maison discrètement à l'écart, à l'une des extrémités du terrain. Des hommes alertes et bien habillés en sortent. Ils portent l'attaché case caractéristique des hommes d'affaires, ou de l'homme japonais affairé. L'étrange maison les avale prestement par une porte dissimulée sur le côté. Je m'approche discrètement mais avec curiosité de la maison. C'est une maison sombre de style japonais. Une maison toute en bois, décorée de subtils treillis de bois, des fenêtres ajourées, des toits aux tuiles noires et des parements en stucs vieillots, comme une maison d'une autre époque, d'un autre temps, une maison de geisha, une sumiya traditionnelle comme il s'en trouve dans Pontochô, le karyuu des geishas de Kyoto.

J'entends des voix qui proviennent du second étage de la maison, de l'une des fenêtres en treillis inondée d'une lumière jaunâtre, des éclats de voix d'hommes mélangés à des rires saccadés de femmes hystériques.

Après un moment de curieuse exploration de la maison, un pan du rideau, un noren de couleur noire artistiquement décoré de calligraphies kanji qui surmonte l'une des hautes fenêtres, s'écarte discrètement sur le visage étrangement maquillé d'une josei, une mystérieuse watakushi dans son attirail lumineux de geisha.

Elle semble d'abord surprise de me voir puis malicieusement intéressée, elle s'excite et semble appeler d'autres occupants qui ne tardent pas à la rejoindre: deux autres geishas surexcitées qui ne cessent de m'explorer du regard et de commenter entre elles avec les petits rires saccadés caractéristiques des japonaises face à l'inconnu ou à l'insoupçonnable. Les voix sourdes et saccadées des hommes qui proviennent du lointain de la pièce, ne semblent pas perturber les jeunes geishas dans leur nerveuse exploration de ce gaijin insolite qui arpente depuis peu les abords de la sombre demeure.

Les signes de la main qu'elles font en direction de la porte latérale de l'étrange maison sont sans équivoque, elles m'invitent à les rejoindre. Mon coeur se met à battre de façon plus accélérée, moi qui n'ai pas encore osé pénétrer ces lieux tabous qui hantent mon esprit depuis si longtemps; percerai-je enfin le secret de ces lieux où s'affairent avec tant de grâce ces mystérieuses bijin que sont les geishas vouées à satisfaire tous les désirs du mâle?

La nuit sera magnifique. Une légère brise traverse le large parking. Le château projette ses lumières étranges sur la haute muraille de pierres qui le supporte. Je n'entends plus qu'un indistinct murmure venant de la ville toute proche. Je suis transporté dans une autre dimension, les regards curieux des geishas agitent mes sens, je me sens succomber à la tentation de la chair. Je me dirige vers la porte latérale de la sombre maison, le rideau de la haute fenêtre se referme discrètement.

J'ouvre la porte latérale de la sombre demeure et pénètre à l'intérieur. Sitôt entré, une étrange sensation m'envahit, comme si j'étais projeté hors du temps. Je n'entends plus les rumeurs de la ville, rien qu'un battement régulier qui vient de mes propres profondeurs. L'escalier vieillot, aux planches de bois polies par le temps, craque sous mes pas; une lampe à l'huile anachronique projette des ombres inquiétantes sur les parois vieillottes; des odeurs inconnues viennent chatouiller mes narines. Sur le palier supérieur de l'escalier, une étrange créature, outrageusement maquillée, m'attend avec une curiosité non dissimulée.

Fantôme immatériel, créature irréelle, femme abstraite sortie d'une autre dimension que la mienne, elle me happe sitôt que j'atteins le palier supérieur de l'escalier.

Après m'avoir déchaussé avec déférence, elle s'accroche doucement à moi et, en équilibre sur ses hauts sabots de bois, elle m'entraîne à l'intérieur d'une grande pièce faiblement éclairée par des lampes à l'huile, qui projettent des ombres blafardes sur les structures sombres de la pièce. J'aperçois un groupe d'hommes en kimonos assis à même le sol, près d'une grande table en bois laqué, encombrée de menus objets: des plats aux laques noires contenant des aliments artistiquement disposés, des jarres aux vernis glacés, d'autres objets indéfinissables. Des geishas au visage maquillé et somptueusement vêtues de kimonos aux motifs floraux, s'activent à petits pas saccadés autour de la longue table. Les hommes semblent occupés à de frivoles espiègleries qu'ils accompagnent de rasades d'une boisson à

base de riz qui leur brûle la gorge. Leurs cris gutturaux font sursauter ces fragiles geishas qui s'agitent autour d'eux comme de nerveux papillons. Elles s'ingénient à satisfaire leurs moindres caprices, elles portent les aliments à leur bouche, s'adonnent avec eux à des jeux subtils et à des caresses pudiques, font naître des mélodies atones d'un étrange instrument à cordes ou s'adonnent à des danses lentes et gracieuses. La délicate féminité de ces jeunes geishas cadre mal avec la rudesse et la vulgarité des hommes.

Mon arrivée inopinée fait naître des commentaires ironiques et parfois hostiles des hommes à l'endroit de cet étrange hennagaijin, sans toutefois perturber leurs puériles gamineries, seules les jeunes maikos me montrent un intérêt protecteur empreint d'une curiosité non dissimulée.

Je suis entraîné hors de la grande pièce par ma compagne geisha, qui performe pour moi d'étranges pantomimes de révérence. Nous longeons de longs couloirs flanqués de parois translucides, jusqu'à l'étage inférieur et pénétrons derrière l'une des cloisons mobiles. Les multiples attentions, les révérences, les interpellations vocales incompréhensibles de ma compagne ne suffisent pas à m'éclairer sur le sens des événements et des situations. Comme un esclave docile, je me plie aux conventions qu'elle m'impose, n'attendant de ces exercices que la plus libertine des évasions.

La pièce est large et lumineuse car flanquée sur trois de ses quatre faces de shoji-gamis, ces parois translucides en papier de riz. Le plancher est partiellement recouvert de nattes en tatami, d'une section plus étroite en planches poncées par le temps et qui supporte des comptoirs en bois sombres munis de multiples bassins de formes et de fonctions variées; d'étranges récipients de métal sont suspendus au toit par de compliqués cordages; dans l'un des coins de la pièce, un haut et étroit bac circulaire, fait de planches de bois courbées, ceinturées de liens de chanvre, dégage une vapeur odorante mais inquiétante.

Ma geisha, en habile kan-geiko, m'installe à même le sol et elle entreprend un laborieux exercice pour m'enlever mes vêtements. Mes sens s'agitent. J'imagine avec euphorie les événements qui suivront et j'essaie avec angoisse de prévoir les difficiles manipulations qui me permettront d'atteindre les chairs cachées de ma tendre geisha, derrière les koitsukuri, ces épais maquillages, les multiples kimonos aux dessins floraux, la délicate obi qui les retient au niveau de la taille et se termine au-dessus des reins en une boucle si complexe, la somptueuse coiffure d'un noir luisant, fichée d'aiguilles et d'étranges palettes florales, je crie déjà au secours.

Je suis maintenant complètement nu et vulnérable devant cet être insolite qui me regarde avec espièglerie et câlinerie, derrière son complexe accoutrement de geisha; je brûle d'envie de la déshabiller avec toute la sauvagerie qui caractérise ma condition d'occidental impétueux. Et j'imagine avec bonheur la somptuosité de ce corps, derrière ces murailles imprenables et ma hargne à en soutirer toute les pulsions sexuelles.

Elle a du lire mes pensées; elle s'éloigne doucement en exécutant de petits sauts saccadés sur ses jambes repliées sous son corps. Son petit rire timide est sans équivoque sur la lecture qu'elle a faite de mes sourdes intentions, elle appelle d'une voix déterminée quelqu'un derrière la cloison fragile; l'une des cloisons translucides en papier de riz s'ouvre lentement sur une toute jeune fille, une belle atashi, presque une fillette. Elle est nue: une chair blanche aux formes douces, d'une rondeur fragile, le front ceint d'une gaze transparente, seul son visage est maquillé, un masque d'amidon d'une blancheur blafarde, le dessin arrondi des lèvres diminutives souligné à la lèvre supérieure d'un pourpre éclatant, les cils redessinés très haut au-dessus des yeux en amandes, comme le masque impavide des mystérieuses geishas, avant l'installation laborieuse des somptueux kimonos par les onagoshi-san; elle s'agenouille près de moi, timidement, à même le tatami de la pièce et elle attend dans une pose de complète soumission.

Ma compagne geisha interpelle la jeune et timide hangyoku, de petits commandements saccadés et les deux entreprennent un habile cérémonial pour m'inviter à prendre place, près de l'étrange bassine qui trône dans le coin de la pièce.

Alors commence, sous le regard amusé et coopératif de ma compagne geisha, un laborieux exercice qui consiste à purifier mes chairs souillées, ici et là, au cours de mes nombreuses pérégrinations, par ci par là, dans le vaste monde de perversions.

Après un minutieux lavage, je suis rapidement immergé dans une eau bouillonnante qui dégage de subtiles vapeurs odorantes; la jeune et jolie geiko se glisse discrètement dans le bac trop étroit. Mes sens s'agitent au contact de ce corps fluide et élastique qui coule doucement le long de mon corps. Mes scrupules d'occidental, alimentés aux sources d'une foi empreinte d'un pudeur féodale, n'arrivent pas à accepter que je devrai accomplir le okasu saishi avec cette fillette, qui pourrait être ma fille, sous le regard complice de cette autre femme avec laquelle je pratiquerais le aisuru avec tant de bonheur.

La jeune apprentie geisha glisse doucement sur ma chair nue les paumes de ses mains agiles; elle s'arrête avec application aux anfractuosités de mon corps, à la rencontre des articulations. Ma compagne geisha l'accompagne parfois de ses mains, tout en s'appliquant à ne pas asperger ses amples et élégants vêtements. Elle émet parfois, ce qui semble être des remarques espiègles qui font éclater la jeune maiko d'un rire timide, elle accompagne ainsi les mains de la belle atashi vers les parties intimes de mon corps. Je sens alors les doigts de la jeune apprentie, s'immobiliser sur mon sexe, puis, libérées de l'emprise des mains de ma compagne, soulever délicatement mon prépuce et le manipuler doucement. Mon esprit est confus, je ne sais plus où se termine la manipulation hygiénique et où commence l'acte sexuel, mon sexe se gonfle démesurément sous l'impulsion des doigts de la jeune maiko.

C'est ainsi, sous l'effet d'une éjaculation - un incontrôlable bibinkuru - que ma semence va se répandre sur ses petits yubi agiles, pour ensuite se mélanger aux parfums aromatiques qui surnagent, tant bien que mal, dans le liquide vaporeux de l'étroite bassine.

Ma compagne, en kan-geiko expérimentée, a tout compris; elle m'aide à sortir de l'eau, elle m'assèche avec une application empreinte de tendresse puis m'invite à m'allonger sur le tatami alors qu'elle s'agenouille près de moi, attentive et immobile. La jeune maiko entreprend alors de me masser. Les gestes sont les mêmes. Délicatement, elle parcourt mes chairs en s'attardant aux parties plus sensibles qu'elle semble repérer comme par magie. Elle s'y appuie plus longuement. Puis elle monte sur moi et entreprend de me piétiner. Je sens ses petits pieds délicats fouiller au plus profond de mes chairs, s'attarder aux anfractuosités osseuses, appuyer plus fortement à certains endroits. Elle s'agenouille sur mes flancs, y laisse glisser son corps élastique dans une gymnastique qui semble lui soutirer autant de plaisir qu'à moi. Puis de ses ashi agiles, elle vient coquinement manipuler mes organes génitaux avec la dextérité des doigts de sa main.

Elle abandonne cet entreprenant mais réconfortant exercice, sous le regard courroucé de ma kan-geiko qui m'invite à me retourner. Le même manège recommence et je la sens piétiner mon dos avec grâce jusqu'à l'épuisement de mes forces.

Puis la jeune kamuro nous quitte, en reculant respectueusement en direction de la paroi translucide, par une succession de courbettes et en émettant des petits cris empreints d'une subtile résignation.

Avec l'aide de ma kan-geiko aux gestes attentifs, j'enfile un somptueux kimono, puis, d'inconfortables gata aux semelles de bois, qui me font perdre l'équilibre, générant ainsi les rires saccadés de ma compagne. Nous pénétrons dans l'immense oohiroma et nous nous joignons au groupe d'invités, toujours attablés à la grande table. Je suis reçu par ces hommes avec une certaine indifférence, comme si je faisais maintenant partie du groupe.

Je m'installe avec les autres hommes, autour de la table basse toujours encombrée d'objets hétéroclites: des plats laqués aux mets soigneusement agencés, les éventails jetés là, pêle-mêle, résultat d'un intrigant jeu de hasard, les vases remplis d'un saké fumant. Les évolutions rythmées des dociles geishas autour de la table, l'étrange mélodie du kuruuodori sortie d'un samisen délicatement joué par une kikado aux doigts agiles, la constante attention de la jeune et jolie maiko qui ne me quitte des yeux, épiant pour les satisfaire les moindres de mes gestes d'indécision, la lente kagura dansée par la voluptueuse tachikata; je goûte ainsi, pendant des heures inoubliables, au satori, cet état d'extase indéfinissable, sous le regard constant et approbateur de ma geisha.

D'étranges sons, provenant de la rue, attirent mon attention, insolites et hors du temps. Le murmure de la ville moderne n'existe plus, remplacé par des crissements de roues de bois sur la chaussée, des croassements humains inintelligibles, des pétarades pyrotechniques, des tambourinages sorties d'insolites taikos, des sons n'ayant aucune résonance connue à mon cerveau et qui m'attirent vers le ranma, cette fenêtre ajourée, là où plus tôt, les jolies et turbulentes geishas avaient réussi à m'attirer dans le confort de leur doux minchuku.

Mon auto-campeur n'est plus là, mystérieusement remplacé par un palanquin, un kago décoré de fins dessins; il est entouré d'un aréopage hétéroclite d'êtres étranges qui s'agitent dans tous les sens.

Nagoya a également disparue, là-bas à l'horizon, remplacée par une forêt profonde, d'où émerge la masse rouge du torii du temple d'Atsura, les longs étroits et encombrés sentiers de pierres, l'ombre impressionnante de la muraille du château et ses sombres donjons, les échoppes animées, les oriflammes colorés pointant vers le ciel, les lanternes translucides, les tentes aux dessins géométriques, les présentoirs à totorojirus, garnis de jijo des enfants dissipés et bruyants, les impassibles pèlerins aux chapeaux de paille pointus, les femmes aux kimonos fleuris juchées sur de hauts sabots de bois, les porteurs de palanquins lourdauds et dégoulinants de sueurs, les chevaux ployant sous de trop lourdes charges, les fagots portés par des coolies habiles, une longue procession de daimyôs, des femmes élégantes aux ombrelles de papier, des choguns hautains, des samuraïs en armes, et là plus bas, sous les fenêtres du honjin où je suis si bien, des geishas surexcitées qui essaient d'attirer les pèlerins trop pressés d'atteindre Ise ou Edo; est-ce bien là, Miya, l'ancien relais, le ton'ya encombré du Tôkaidô, et j'aurais été, à mon insu, transporté dans le temps?

Transporté dans le temps, transporté à l'époque Edo du Japon médiéval, cette scène d'un temps antérieur qui se déroule sous les fenêtres du honjin, les personnages qui s'agitent à l'intérieur du vaste hiroma où je me trouve présentement, les jolies geishas, les dévouées maikos, les invités rustres, tous ces personnages d'un autre temps et qui auraient participé à ce moment d'illumination, de satori, j'aurais été transporté dans le temps au moment de franchir la porte du reposant et invitant sumiya.

Attentive à mon désarroi, ma kan-geiko s'approche et me reconforte, des mots que je ne comprends pas mais qui m'apaisent, des gestes tendres et délicats, des touchers d'une douce sensualité qui provoquent chez moi un incontrôlable désir charnel. Sans m'exprimer de mots, elle aura compris le message de mon coeur. Elle m'entraîne à nouveau le long des parois translucides.

Elle m'entraîne parmi les étroits couloirs, jusqu'à un minuscule niwa, aménagé de plans d'eau, d'un roji de bambous, et de fleurs, au centre duquel trône un tsukubai, une pierre grossièrement sculptée en forme de bassin, dans lequel coule doucement, une eau claire, provenant d'un complexe assemblage de rigoles en bambou. A l'aide d'un long et délicat hichaku fait de bambou, elle cueille l'eau du bassin, et procède à l'ablution de mes mains et de ma bouche, elle fait ainsi de ses mains et de sa bouche. Puis nous nous dirigeons tout près, à l'intérieur du couloir.

Elle s'arrête et s'assoit, devant l'une des cloisons translucides. Elle déplace le fragile fusuma, d'un geste lent. Elle enlève ses sabots de bois et dépose le sensu sur le tatami, après l'avoir déployé d'un geste sec et habile. Elle place ses deux mains à plat sur le tatami et, elle jette un regard circulaire dans la pièce. Puis elle déplace le sensu vers l'avant et elle m'invite à la suivre à l'intérieur par l'étroite ouverture.

La pièce est petite, c'est un chamise, un salon de thé reconnaissable à la présence d'un kama en métal ciselé. Celui-ci est encastré dans un furo en terre cuite qui lui sert de brasier. L'ensemble est enfoui sous le niveau du plancher et légèrement en retrait dans la pièce dont il constitue le seul accessoire. Il n'y a pas de meubles, rien qu'un vase à fleur et un scroll suspendu au-dessus qui orne le tokonoma, en retrait au fond de la pièce.

Elle se déplace vers le tokonoma par petits pas saccadés, en évitant habilement de toucher les bordures du tatami. Elle place le sensu en face d'elle, regarde longuement le kakemono et l'ikebana, puis elle courbe l'échine respectueusement.

Deux jeunes maikos qui étaient discrètement silencieuses, dans l'un des coins du chashitsu, se rapprochent avec grâce, par petits pas saccadés. L'une d'elle s'installe en face du kama autour duquel sont disposés les divers objets nécessaires à la cérémonie du thé. Ma compagne geisha me rejoint et vient s'asseoir en face de moi, en ne laissant entre nous que l'espace de la bordure du tatami.

L'autre maiko vient s'asseoir à mes côtés, un peu en retrait. J'ai bien reconnu la jeune et jolie atashi qui a accompagné mes ébats dans l'étroite bassine du onnayu. Elle se rapproche doucement et, avec des gestes délicats, elle me libère de mon kimono. Le sokyoku, cette musique étrange sortie d'un koto, traverse les fragiles parois de shôji-gami. Je ressens un certain inconfort, sans doute dû à ma nudité, les petites poupées fragiles s'agitent devant moi avec dévotion, et je perçois une légère ironie sur le visage des jeunes bishoujo.

Ma compagne geisha est impassible, les yeux légèrement baissés, elle n'a pas bougé. La jeune maiko s'approche d'elle et elle commence à la dévêtir, elle déroule l'élégante obi qui ceinture sa taille et qui n'en finit plus de se déployer.

L'autre maiko-san s'affaire déjà au seicha. Elle manipule avec grâce tous ces objets délicats, selon le chadou, un rituel d'une étrange subtilité.

Elle a d'abord purifié, à l'aide du fukusa, la fine cuillère sculptée dans le bambou, le chashaku, ainsi que le natsume, la boîte aux délicats dessins qui contient le thé. Elle inspecte ensuite le fukusa avec attention, puis le dépose sur le tatami après l'avoir soigneusement replié. Ses gestes sont lents et réfléchis, empreints d'une grande sérénité.

Puis elle verse un peu d'eau chaude dans le chawan, en utilisant à cette fin un hishaku au long manche de bambou. Elle prend ensuite une étrange brosse aux fines lanières de bambou, un chasen, qu'elle rince dans le chawan; elle jette ensuite le contenu du bol dans le kensui prévu pour recevoir les résidus d'eau.

Elle essuie ensuite le chawan avec le chakin, qu'elle manipule avec des gestes lents.

Mon esprit vacille, l'inconfort devant ma propre nudité s'estompe graduellement. De subtiles odeurs de thé embaument déjà la pièce. Le lent et compliqué rituel qui se déroule devant moi exacerbe mes pulsions sexuelles. J'ai une folle envie de plonger vers ma kan-geiko, impassible devant moi, et dont je perçois, ici et là, des parcelles de chair d'une blancheur exquise. Je n'en fais rien. Je suis soudé au tatami par une force invisible. Mon esprit seul voyage, comme un dépravé, avare de subtilité.

La jeune maiko-san soulève ensuite le natsume et le chashaku et, à l'aide de la délicate cuillère, elle dépose le thé dans le chawan. Elle y verse un peu d'eau chaude et, à l'aide du hishaku, elle manipule le précieux mélange dans un mouvement rotatif lent et continu, jusqu'à ce qu'il forme une pâte malléable.

Le premier kimono aux motifs fleuris s'ouvre sur un second kimono. La chair blanche de ma somptueuse meigi se dévoile lentement, de l'épaule gauche jusqu'à la cage thoracique. Le premier kimono s'étale maintenant, inerte sur le tatami. La jeune maiko enlève un second kimono, puis en dévoile un troisième au dessin plus discret. Elle continue ce trop lent processus et fait glisser laborieusement le kimono vers le bas, autour du tronc immobile de ma kan-geiko, elle découvre ainsi ses épaules. Ma respiration s'arrête. Les seins minuscules se dévoilent au complet, puis le plexus solaire, le profond entonnoir de l'ombilic, la paroi bombée et lisse de son hara et toute cette chair ronde et blanche qui s'étale maintenant jusqu'à l'étroite et longue déchirure du vagin, une chair lisse et luisante, parcimonieusement épilée, inviolable petite caverne qui s'allonge jusque derrière la sombre fissure formée des cuisses, timidement resserrées l'une sur l'autre. Elle n'a pas bougé. Ses yeux sont fixés à la bordure du tatami, fragile frontière entre cette proie appétissante et sans défense et mes voraces pulsions sexuelles.

La jeune maiko s'attaque maintenant à l'étrange coiffure de ma kan-geiko. Elle enlève les longues aiguilles fichées dans la perruque, les étranges palettes de bois aux contours sinueux, les grappes fleuries qui pendent jusque sous la ligne des épaules, la majestueuse perruque d'un noir luisant. L'élégant yukata de la petite maiko s'est ouvert sous l'intensité de l'activité, ou plus simplement par l'effet d'une subtile volonté de partager ces moments de lubricité avec nous; j'aperçois des parcelles de ses formes infantiles, au gré des mouvements de son corps, puis la longue et noire crinière de ma kan-geiko vient s'étaler sur ses chairs blanches, sur celles de la jolie maiko, en de multiples filaments effarouchés. La jolie maiko a laissé tomber son yukata fleuri, dévoilant en entier son corps de fillette, elle vient glisser sournoisement dans mon dos où elle s'incruste avec passion.

Les mouvements de la jeune maiko s'arrêtent. Elle dépose le chawan sur le tatami et y déverse un peu d'eau chaude.

L'odeur du thé emplit mes narines. Les sons saccadés du koto s'infiltrèrent dans mes pores et font frissonner mon corps de spasmes erratiques. Je regarde les chairs appétissantes de ma tendre geisha, elle a bougé légèrement, ses yeux se sont relevés. Mon sexe se gonfle. La pression de la chair chaude de la jeune maiko s'intensifie, les pointes de ses oppai minuscules s'incrument plus profondément dans mes chairs.

Les mains de ma kan-geiko ont franchi la frontière du tatami. Elles s'installent et restent là, immobiles un moment, sur mes genoux. Puis elles glissent lentement jusqu'à mon tronc et s'y appuient légèrement, faisant basculer mon corps dans le vide, je viens m'affaler doucement sur le corps de la jeune et gracile maiko stratégiquement déployé sur le tatami. Je sens parfaitement la structure de ce corps trop fragile s'encaster dans mon dos, ses petits seins rigides transpercer mes omoplates, mes fesses viennent reposer avec impudence dans l'étroite et chaude vallée formée par la fissure qui marque la rencontre de ses jambes fluettes, celles-ci se sont volontairement déployées et encerclent maintenant mes jambes en une étreinte énergique.

Pendant ce temps, ma kan-geiko s'est elle aussi discrètement glissée sur mon ventre; elle s'y incruste habilement, déployant ses membres autour de mon corps, rejoignant les membres de la jeune maiko pour former ainsi une enveloppe compacte et inexpugnable, comme un

yonî, à l'intérieur duquel mon corps tout entier se métamorphose en un impudent lingham. Mon corps s'agite. Les chairs chaudes qui m'enrobent se resserrent, s'échauffent et s'agitent au rythme des palpitations de mon corps. Le sang court dans mes veines qui se gonflent jusqu'au paroxysme, frisant l'éclatement.

Puis l'étau se desserre. Les membres se déploient, le corps de ma kan-gaiko glisse doucement vers le bas, le long de mon ventre, ses lèvres chaudes lèchent au passage mes chairs grisées par une tension extrême. Elle s'installe là, près de mon sexe en ébullition qu'elle enserre de ses doigts, elle attend ainsi inerte le bibin kuru, l'érection du volcan.

L'odeur du thé remplit mes narines. Les plaintes du koto martèlent mes sens. La jeune maiko-san est agenouillée tout près, portant de ses deux mains le chawan aux magnifiques textures de raku. Elle appuie ses coudes sur ses genoux, fait une longue révérence et elle s'immobilise jusqu'à ce que ma kan-geiko perçoive sa présence à ses côtés. Ma kan-geiko se relève et accepte le chawan des mains de la jeune maiko. Elle soulève le chawan de ses deux mains, le retourne vers moi pour me montrer le dessin floral qui en garnit la paroi principale, elle fait une longue révérence. Elle soulève lentement le chawan en le fixant des yeux et elle ingurgite le chaud liquide d'une seule rasade.

Elle est là, immobile devant moi, ses yeux fixent mon pénis au bord de l'éclatement, la bouche encore pleine du chaud liquide, elle se penche sur moi et elle engouffre doucement mon pénis entre ses lèvres hermétiquement closes.

Je sens ses lèvres glisser le long de mon sexe, en exerçant une forte pression, ses lèvres écartent au passage mon prépuce; elle appuie plus fortement sur sa mâchoire égratignant mes chairs fragiles de ses dents aiguës, mon sexe se gonfle de sang, il est au bord de l'éclatement, il plonge dans le brûlant usucha, pénètre plus profondément, pour atteindre l'étroit couloir du shokudo et s'y maintenir un instant; puis elle resserre et desserre l'étreinte, jusqu'à l'expulsion de mon visqueux sperme dans le liquide encore tout chaud, qui gonfle la gorge de ma kan-geiko, chaud élixir qu'elle ingurgite avec passion.

C'est ainsi que j'ai atteint le wao-kei-sei-jaku, la suprême harmonie, je me suis endormi, j'étais satisfait.

J'ai du rêve. Les sons de la ville me tirent de mon sommeil: des klaxons, des crissements de pneus, le bourdonnement de la ville au loin, des cris d'enfants, des feulements sinistres d'animaux, des sons domestiques, des bruits de chaudrons, des tintements de clochettes, des éclats de voix, des rires saccadés de femmes hystériques, des froissements de papier, le gong mystérieux d'un temple shintoïste, j'ai du rêve, je me réveille enfin.

Le décors est le même. Je n'ai pas changé de lieu: des parois translucides d'où perce déjà la lumière du jour, des nattes en tatami, un inconfortable takamakura, un oreiller de bois laqué, qui m'a laissé au cou un douloureux torticolis. Je ne suis pas seul; je me souviens de l'intense plaisir de mes sens, cette incomparable nuit d'amour, le voluptueux contact de cette femme charnelle, énigmatique déesse aux baisers sulfureux, intrigante bête aux doigts tentaculaires, un corps élastique d'une étonnante lascivité, femme tentatrice allongée nue sur le foko-no-wa et qui m'accompagne dans mon réveil, là tout près, le mannequin inanimé, le squelette dépouillé de ses chairs, le corps décomposé de la geisha, d'avoir ainsi traversé le temps.

*Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!
Je fermai les deux yeux, dans ma froide épouvante,
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.
(Baudelaire)*

Je traverse éperdu la paroi de papier de riz, je m'engouffre dans la vaste salle de réception, affolé; les invités et les geishas sont toujours là, indifférents à mon désarroi. Des hommes élégants portant l'attaché-case de l'homme d'affaires japonais ou du japonais affairé, s'appêtent à quitter l'établissement sous l'attention soutenue des geishas.

Je suis comme projeté hors de la maison. Mes sens perçoivent le bruit, maintenant évident, de la ville qui se réveille de sa torpeur nocturne. Les objets me sont familiers, les sons, les gens qui courent dans tous les sens à travers le vaste espace de stationnement, les cars bondés de touristes face au seki, le portail qui donne accès au château. La maison est là, derrière moi, silencieuse et hors du temps.

Je réintègre à pas pressés mon auto-campeur immobile au fond du parking, le palanquin à mystérieusement disparu, les êtres, les sons, les plaintes, les ombres d'un autre temps, remplacés par les murmures familiers de la ville, les inévitables petits monstres, ces garçons aux vêtements stéréotypés, la petite casquette sans rebord, le sac à dos des écoliers et les joshi kousei aux cuisses appétissantes, vêtues d'outrageants fujinfuku au large col dessiné de motifs marins, de longues chaussettes blanches aux laines épaisses lâchement enroulées aux chevilles, fillettes rieuses, espiègles, aventurières. Je démarre sous les quolibets et les rires sans pudeur de ces écoliers et écolières intrigués par la soudaineté de l'apparition de ce gaijin éperdu, comme d'un voyageur égaré hors du temps.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes asiatiques, décembre 1998) © 1998 Jean-Pierre Lapointe

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/conte2c1.htm>